

# I

## L'univers des concepts

### La « campagne » de nos livres et volumes

Un long parcours amena les pictogrammes primitifs à devenir des ensembles de sons bien agencés qui constituent le vocabulaire des langues modernes. La tâche est pourtant demeurée la même, dessins archaïques et concepts modernes désignent (représentent) les réalités de notre vie. La manière d'écrire s'est codifiée, permettant la création de « mémoires » godzillesques (livre, CD, disque dur) de plus en plus rapides d'accès. D'ailleurs, les termes qui désignent ces « écrits » ont aussi évolué depuis l'Antiquité.

Le latin est une langue paysanne, peut-être plus concrète que le grec antique. Un *lira* est un « sillon ». Pour les Romains, les lignes que vous regardez rappelaient le tracé des sillons dans un champ en culture. Cette « page » que vous tournez provient de la *pagina*, une rangée de vignes formant un rectangle (l'ensemble des lignes). Vous êtes en train de lire une page, soit de « cueillir » (*legere*) des rangées de vignes avec vos yeux.

Les premiers livres furent fabriqués à Biblos, une ville phénicienne. On donna le nom de la ville à l'objet qu'elle produisait. Pensez au saucisson de Bologne, aux statuettes de Faïence (*Faenza*, ville d'Italie) ou aux films hollywoodiens. Prendre la « bible » signifie prendre le « livre », souvent le seul possédé dans le monde chrétien. Le *liber* des Romains, devenu notre « livre », est un tissu végétal qu'on trouve sous l'écorce des arbres. On collait

les morceaux de manière à former une longue feuille roulée sur elle-même, appelée *volumen*, notre « volume ».

## Un monstre terrifiant dans une boîte

Aussi arbitraire qu'il puisse apparaître, le vocabulaire des langues modernes désigne les objets, événements et comportements du quotidien avec une précision surprenante. Les termes créés forment une description pratique de la réalité humaine. Ils sont souvent construits par l'assemblage de racines grecques ou latines. En conséquence, comprendre le sens précis d'un terme revient souvent à apprendre le sens des racines dont il se compose.

Quelques substitutions de lettres sont exécutées (le dictionnaire nous épargne beaucoup d'efforts, remarquez). Le k grec devient un c en français. Le u (parfois us) devient y (le « i grec »). Les terminaisons os et us (masculine), on (neutre ou masculine) et ê ou a (féminine) doivent être remplacées par leur équivalent français. Le terme « misogynne » est l'addition de *misê* (la haine) et de *gunê* (la femme). Traiter quelqu'un de « mys-o-gyne » revient à dire : « Tu hais les femmes ».

Le but d'un assemblage de racines est de décrire le plus objectivement possible un objet général dont il existe des occurrences dans mon monde sensoriel. Quatre exemples (avec leur occurrence dans mon monde).

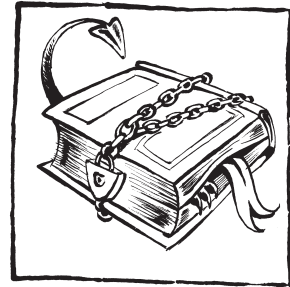
1) Quelqu'un qui souffre de « d'agoraphobie » est quelqu'un à qui les lieux de réunion (*agora*) font peur (*phobos*). Par extension, le terme désigne la peur des foules. (Je ne suis pas agoraphobe.)

2) Le terme « bibliothèque » est l'assemblage des racines *biblon* (livre) et *thékê* (boîte ou coffre). Une bibliothèque est donc un « contenant à livres » et, par extension, le bâtiment où on emmagasine ces contenants. Le même tracé peut être effectué avec le terme « discothèque » à partir de *disko* (cercle). (J'ai eu l'occasion de travailler dans l'ancienne bibliothèque nationale sur St-Denis, au sud de l'avenue Ontario. Elle possédait au plafond un vitrail d'une dizaine de mètres carrés. En hiver, la chaude lumière du

soleil éclaboussait la salle de couleurs. J'ai assisté, jeune homme, à la naissance des discothèques et j'ai visionné *Saturday Night Fever* en salle de cinéma, à sa sortie en français en 1977.)

3) Le terme « catastrophe » est l'assemblage de *cata* (aller vers le bas) et de *strophê* (l'action de tourner ou d'évoluer). Une catastrophe est l'apparition d'un événement qui « fait évoluer la situation vers le bas » ou « vers le pire ». (La seule catastrophe que j'ai vécue fut la panne d'électricité qui frappa le Québec du 4 au 10 janvier 1998. Demeurant à l'époque à moins de 200 mètres d'une ligne principale d'alimentation, j'ai surtout regardé l'événement à la télé !)

4) Un « dinosaure » est une catégorie, un « animal général » ayant vécu à l'époque préhistorique. Son nom a été forgé par l'archéologue qui découvrit le premier fossile, impressionné par la taille présumée de l'animal. *Deinos* est le terme grec pour « crainte » ou « effroi », le *sauros* est notre lézard. Un « dinosaure » est un « lézard qui fait peur ».



Quand je dis : « je vais à la bibliothèque consulter un livre sur les dinosaures », je dis littéralement : « Je vais dans le contenant à livres prendre un objet d'abord fabriqué à Biblos, et où on parle de lézards affreux ». (Les dinosaures sont disparus, mais j'ai eu la chance d'en voir dans le film *Jurassic Park* en 1993.)

Aussi abstraits qu'apparaissent les termes de notre langue, ils ont été fabriqués pour désigner des réalités simples. Nos appareils techniques n'échappent pas à ce jeu d'associations. Un « microscope » est né de l'assemblage de *mikros* (petit, en petite quantité) et de *skopos* (l'observateur). Pour décrire le « téléphone », on utilisa *têle* (au loin) joint à *phonê* (le son).

Au XX<sup>e</sup> siècle, le peuple étasunien eut à trouver une appellation pour de nombreuses innovations technologiques ou sociales. Selon le cas, l'anglais d'Amérique (le romain moderne) fabriqua une expression à partir de l'usage, du mécanisme ou de la forme de la

chose à désigner. Quelques cas remarquables de concision : *fast-food*, *jetlag*, *brainwash*, *takeout* et *highway*. (Le français a eu son heure de gloire et certaines de ses trouvailles ont été retenues, comme « déjà vu » ou « laissez-passer ».) Parfois un événement social particulier devient la source d'une série, un cas connu est le « Watergate ». Il généra la série des « X-gates » (comme le « César » latin devint un titre : *Kaiser* en allemand et *Tsar* en russe).

## Quand les mots font rêver

Être mal interprété est frustrant mais il y a pire. Certaines personnes (politiciens, moralistes, publicistes, vendeurs, arnaqueurs, militaires, industriels, prêcheurs, assureurs, etc.) abusent de termes ambigus dans le but de nous faire accepter des opinions, des attitudes, des actions ou des préjugés que nous refuserions de « faire nôtres » s'ils étaient exposés clairement.

Pour éviter tout effet hypnotique (voir section suivante), nos pensées doivent être formulées dans un langage clair, où chaque terme est bien compris par tous. Voilà pourquoi l'art de la définition est le point de départ de notre « missel ». Mais il faut d'abord vous montrer la confusion et le pouvoir de suggestion que peuvent contenir certains termes et expressions que nous utilisons chaque jour sans y porter attention. Débutons avec un concept anodin, la couleur « verte ».

Chacun pourrait reconnaître un échantillon de vert parmi d'autres, croyons-nous. Et pourtant non. Certains daltoniens ne différencient pas le vert du rouge. Évidemment, ils se soumettent à la volonté du grand nombre qui affirme l'existence d'une couleur rouge. Dans les cas limites, le vert tournant au bleu (ou au jaune), certains diront vert, d'autres bleu (ou jaune). Qui a raison ?

Il faut noter que la perception des couleurs est plus précise chez les femmes que chez les hommes. De plus, il faut tenir compte de la source de lumière, un éclairage jaune ou ultraviolet modifie notre perception des couleurs. Pire, le fond blanc de

référence d'un Nord-Américain apparaîtra teinté de jaune à certains Méditerranéens, leur propre blanc nous semblant bleuté. Nous pourrions déléguer le problème à des physiciens. Ils délimiteraient la bande (en longueur d'onde par exemple) du vert et du bleu (ou du jaune), ce qui trancherait le problème grâce à une technologie sophistiquée.

Mais les «verts» pourraient représenter une équipe sportive ou un groupe écologiste. Certains vieillards pourraient songer aux bérets verts de la Seconde Guerre. D'autres auront à l'esprit les «billets verts». C'est aussi la couleur des Irlandais qui usent du trèfle comme symbole. Le vert est la couleur de la pureté chez les sunnites d'Irak. Par un autre biais, le vert fait aussi référence aux fruits verts, ceux qui n'ont pas mûri ; les «verts», ce sont ceux sans expérience.

L'usage du terme «vert», consciemment ou non, suscite des images différentes d'un auditeur à l'autre, suggère des associations de pensées voulues ou non par qui l'utilisera ou l'entendra. Imaginez maintenant que nous parlions de «justice», de «liberté», de «droit à la vie» ou de «conscience morale». Vous comprendrez qu'en philosophie comme en science nous éprouvons le désir d'éclaircir le sens des termes que nous manions. S'il y a pire que d'être incompris, c'est d'être mal compris !

## Quand les expressions hypnotisent

(Tricher sur le principe d'identité)

La lumière de l'esprit est la clarté des mots, mais grâce à des définitions exactes, débarrassées et lavées de toute ambiguïté.

**Hobbes, *Léviathan*, 5**

Une expression est dite «hypnotique» si elle permet d'énoncer des opinions personnelles ou subjectives en les formulant de manière à ce qu'elles soient bien reçues, que les auditeurs les acceptent sans résister.

Celui qui se dit « pro vie » et s'oppose à la pratique de l'avortement laisse à penser que ses adversaires sont... « pro meurtre » ? Et ces derniers, en se disant « pro-choix », suggèrent-ils que leurs opposants sont « anti liberté » ? Un journaliste pourrait parler des « salariés » ou des « travailleurs », au choix, en commentant un conflit de travail. La première appellation, pro patronat, met en évidence l'argent qu'ils reçoivent ; la seconde, pro ouvriers, souligne le travail qu'ils exécutent.

L'étiquette épinglée à certaines personnes ou certains groupes agit de manière hypnotique et permet de véhiculer des jugements dévalorisants. Ainsi parlons-nous des « juifs », des « motards » et des « communistes », des « noirs », des « Arabes » ou des « granolas » avec des sous-entendus négatifs. En accolant une telle étiquette à un individu, nous lui prêtons, *en même temps et sans aucune réserve*, des habitudes de vie et des croyances qui ne sont pas forcément les siennes. Toute forme de ségrégation, raciale, ethnique, religieuse, linguistique, sportive ou politique agit de manière hypnotique sur notre jugement.

Voici quatre exemples de la vie politique de mes années d'université. Vous pouvez en découvrir d'aussi intéressants dans l'actualité contemporaine.

1) À la fin des années quatre-vingt, le président de l'ex-URSS Leonid Brejnev proposa aux États-Uniens un plan de désarmement nucléaire progressif. Chaque grande puissance devrait tour à tour se délester d'une quantité négociée d'ogives nucléaires. Les journalistes furent pris de court par cette proposition. Comment expliquer que l'ennemi de la liberté est en fait un père de famille qui s'inquiète de la tournure apocalyptique de la guerre froide ? Un chroniqueur trouva la solution. Il parla de « l'offensive de paix » des communistes. L'Amérique ne pouvait recevoir que des attaques en provenance de l'URSS<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Dans « *Manufacturing consent* » (Walter Lippmann, 1922), Chomsky et Herman ont établi que le traitement médiatique des pays ennemis des États-Unis est systématiquement différent de celui réservé aux pays alliés. L'étiquette de « terroriste » est une arme idéologique employée par des gouvernements incapables de reconnaître la dimension terroriste de leurs propres activités.

2) Vers la même époque, le président étasunien Ronald Reagan tenta de faire parvenir plusieurs millions de dollars au Nicaragua pour financer un groupe terroriste dont le but avoué était la destitution d'un gouvernement procommuniste démocratiquement élu. Obligé de justifier cet acte illégal et immoral, le président (un ex-acteur travaillant dans les infos pubs) expliqua que le groupe armé en question n'était pas constitué de terroristes, il s'agissait en fait de « combattants de la liberté » (*freedom fighters*). Le président Reagan s'assura l'approbation d'une majorité de l'électorat étasunien en utilisant l'expression « combattants de la liberté ».

3) Prié de justifier des bombardements à l'intérieur du territoire libyen, un des pays fondateurs de l'OPEP, Ronald Reagan expliqua que : « le raid des forces armées américaines contre la Libye du colonel Kadhafi est une attaque d'autodéfense préventive », expression ne référant à aucune situation intelligible. L'autodéfense est la riposte à une attaque, on ne peut l'utiliser de manière préventive.

J'assomme un passant et je me justifie en affirmant que l'individu allait m'attaquer. Des témoins soulignent que la personne n'a manifesté aucune intention belliqueuse. C'est parce que j'ai agi prestement. Je ne lui ai pas donné le loisir de me menacer. Mais la victime nie avoir eu l'intention de m'attaquer. Normal, elle ment pour cacher ses intentions. Comment puis-je avoir tort si j'use d'autodéfense préventive ?

On trouve un raisonnement semblable dans *Alice au pays des merveilles*. Amenée devant le juge, Alice est accusée d'avoir écrit un texte diffamatoire. Quand le juge lui montre la lettre, Alice répond :

– Mais ce n'est pas mon écriture.

– Vous êtes d'autant plus coupable, réplique le juge, que vous avez déguisé votre écriture.

4) Certains penseurs ont voulu légitimer la peine de mort en parlant d'un « acte de légitime défense rétroactive par délégation ». Si la victime avait pu se défendre, sa résistance aurait pu

avoir pour conséquence la mort de son agresseur. Ce meurtre ne serait pas punissable, l'acte relevant de la légitime défense. Donc une conséquence hypothétique de la légitime défense peut être appliquée rétroactivement au meurtrier par la société, à la place de la victime.

Pourtant, un acte de légitime défense ne cause pas forcément la mort de l'agresseur. L'enjeu est donc un choix de société quant à la punition minimale qui sera imposée pour un meurtre et non une simple « conséquence logique » comme ces penseurs voudraient nous le faire croire.



Magil T., 17 ans, décembre 2007

[...] On va même jusqu'à faire des émissions où l'on métamorphose des personnes en leur offrant de nouveaux vêtements et des soins qui les rendent « adics » à un mode de vie où le « paraître » devient plus essentiel que le bien-être. Les « chanceux » gagnent alors une dépersonnalisation complète gratuite ! Les médias se servent de leur in-

fluence pour hypnotiser [...] à leur compte les gens.

## L'art de la définition

Nous vivons dans un monde abstrait, celui de nos concepts. Nous disons couramment : « prête-moi ton crayon », « où ai-je laissé mes clés ? » Ce crayon et ces clés ne sont pas seulement les objets particuliers que j'utilise, mais aussi et en même temps des idées à l'aide desquelles je reconnais que certains objets de mon environnement sont des clés ou des crayons.

Les concepts ne désignent pas que des objets concrets. Nous avons les concepts d'imagination, de volonté, d'amour ou de désir. D'autres concepts réfèrent à des objets de la perception ou des sciences comme le carré, la vitesse, le nombre 9 ou l'humidité.

Au-delà de tous les objets matériels, sensoriels ou spirituels, concrets ou abstraits que traite le langage, il demeure ce pouvoir de l'esprit à les assembler en groupes spécifiques. L'humain possède la capacité de réduire le nombre d'objets (la variété) à autant



d'applications d'un principe unique. *Décrire ce principe présent dans toutes les occurrences (les exemples) revient à produire la définition d'un concept. Un exemple.*

La description « une figure fermée dont les points sont équidistants d'un même centre » permet de décrire un « cercle général », peu importe sa grandeur et sa constitution. Toutes les figures qui présentent un cercle, et elles seules, satisferont à la description donnée. C'est le cas du dessus d'une tasse de café, d'une lentille de caméra, d'un enjoliveur de roue, du drapeau des Jeux olympiques ou de la grande majorité des pièces de monnaie ; ces cas sont tous des occurrences (exemples) du concept de cercle.

Dans le cadre d'un cours, d'un travail ou d'une présentation médiatique, il est essentiel de préciser le sens de certaines idées fondamentales. Dans un texte sur la guerre et ses raisons, les concepts de « guerre » et de « raison » nécessiteront une définition précise, ce qui obligera le rédacteur à bien formuler ses idées, donc à bien les comprendre. Par exemple, les conclusions de l'auteur s'appliquent-elles à une guerre entre bandes de mottards ou à une querelle entre voisins ? La réponse variera selon la définition que fournira l'auteur. Même nécessité de clarifier si je tente de convaincre mes lecteurs qu'un avortement médical est (ou n'est pas) un meurtre. Les notions « d'acte médical » et de « meurtre » devront être bien définies et faire consensus de la part des interlocuteurs. Sinon certains pourraient considérer que « se laver » est un acte médical ; ou parler du « meurtre d'une carotte ».

Le concept est la représentation intellectuelle d'un objet quelconque. Bien définir un concept consiste à énumérer les caractéristiques essentielles de cet objet et elles seules. Ainsi, le concept d'automobile ne retient ni la couleur ni la marque des véhicules qu'il décrit. La couleur et la marque sont des caractéristiques accessoires à son fonctionnement (même si ces caractéristiques sont nécessaires à la production et à la vente d'automobiles).